

67^e congrès de l'Association des Bibliothécaires de France, *Les bibliothèques sont-elles indispensables ?* Metz, 2 au 4 juin 2022

Indispensables bibliothèques, proximité et distance

Denis Merklen*

Le 03 juin 2022 à 9h

Bonjour,

Je voudrais sincèrement remercier l'Association des bibliothécaires de France pour ce 67^e Congrès et pour m'avoir invité à y participer. C'est la deuxième fois qu'on m'offre cette possibilité. La fois précédente, ce fut à Nantes en 2007 où on m'a sollicité pour présenter les premiers résultats d'une enquête non encore terminée et, évidemment, pas encore publiée. Elle donnait, six ans de recherche plus tard, à la publication par les presses de l'Esssib de mon *Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques*. Merci donc de m'offrir cette nouvelle possibilité de partager mes réflexions, cette fois-ci, pour ouvrir une matinée d'échanges à Metz.

Les bibliothèques se trouvent aujourd'hui encore, comme tant d'autres fois, devant un carrefour qui tout à la fois les sollicite et les bouleverse. La situation se présente aussi sous la forme d'un tiraillement de forces contraires, l'une poussant à la proximité, l'autre à la distance.

Les lignes de fond qui définissent cette conjoncture sont connues. L'une d'entre elles est technologique et bouleverse la culture, la politique et les formes courantes de la sociabilité depuis la digitalisation et l'accès public à Internet. A celle-ci s'ajoute un bouleversement du rapport à l'écrit d'une envergure telle qu'il a poussé nombre d'acteurs culturels à craindre la disparition du livre, il y a de cela quelques années à peine. Il y a enfin une mutation civilisationnelle dans les modalités qu'on les personnes de vivre leur condition d'individus. Ceci met en question certaines modalités du lien social ou, si l'on préfère, des inscriptions et des appartenances collectives sur lesquelles reposait le rapport au livre et à l'écrit en général. Ces mutations mènent aujourd'hui à se poser la question de l'existence même de la bibliothèque, à la manière dont on s'est interrogé à propos d'une éventuelle disparition du livre.

Dans ce cadre, les mesures pour lutter contre l'épidémie provoquée par la diffusion de la Covid-19 ont produit, pendant un temps très court, certes, un formidable chambardement des formes de sociabilité et du rapport à la culture. Et en même temps elles ont créé des

* Sociologue, Université Sorbonne Nouvelle. CREDA (UMR 7227), IHEAL.

conditions « de laboratoire » permettant d'observer de de plus près, à la loupe, les mutations en cours. Plus loin, les mesures anti-covid ont peut-être contribué à l'accélération de certaines de ces mutations en cours. La bibliothèque a ainsi été mise à rude épreuve par les mesures de confinement, distanciation, et non accueil du public dans les établissements ; et elle en sort bouleversée et incertaine face à l'avenir.

La sociologie peut nous offrir quelques pistes de réflexion à ce propos. Ainsi, tel que je voudrais le proposer aujourd'hui, nous pouvons placer la conjoncture de la bibliothèque sous les coordonnées de la proximité et de la distance. Constatons simplement, dans un premier moment, que la révolution technologique nous ouvre des extraordinaires possibilités de distanciation, temporelles et spatiales. Au même moment, le confinement nous a démontré, comme si c'était nécessaire, les conséquences néfastes de la distanciation exacerbée par l'isolement. N'est-il pas temps de revenir sur la réflexion que les institutions de la modernité, parmi lesquelles le livre (celui de l'imprimerie, à portée des masses) nous ont offert en termes de proximité et de distance ?

Il me semble qu'à la sortie de l'épreuve Covid-19, après les élections présidentielles qui confirment la Présidence de la République dans son projet de réformes d'inspiration libérale de la société et de l'Etat, dans un cadre d'accélération de la révolution technologique de notre rapport à la culture et à la lecture, la bibliothèque entre dans une conjoncture particulière, difficile, où elle est une nouvelle fois invitée à se recréer.

Dans ce contexte à la fois prometteur et périlleux, la bibliothèque apparaît plus indispensable que jamais, et il me semble que des pistes de réflexion et, peut-être même d'action, peuvent s'ouvrir en pensant cette conjoncture et ces sollicitations comme une tension entre proximité et distance.

1.

Il y a un peu plus d'un siècle, non loin d'ici, à Strasbourg, où se forment aujourd'hui les conservateurs territoriaux des bibliothèques, à l'INET, le sociologue Georg Simmel écrit un essai devenu célèbre. Dans ce texte concis, *Brücke und Tür* (1903), Pont et Porte¹, Simmel s'interroge sur ce qui est à la fois une faculté et une nécessité de la vie en société, de lier ce qui est séparé et distant, comme les deux rives d'un fleuve reliées par le pont. Et inversement Simmel donne à voir la même faculté et la même nécessité sociale de séparer et de distinguer ce qui forme naturellement une continuité, comme lorsque nous fermons la porte pour rentrer chez nous ou lorsque nous pénétrons dans l'espace de la bibliothèque. La porte ouvre ainsi un espace qui se distingue de la continuité ou, pourrions-nous dire, qui est séparé ou protégé par la porte du chaos culturel et politique. Le chaos sans fin nous pousse à instituer un espace autre autour de la culture écrite et du livre, espace en principe réservé à la lecture. Une même nécessité et une même faculté du social, de la vie sociale, donc, à lier ce qui est séparé, et à créer une cessation dans ce qui se présente comme continu.

¹ Georg Simmel, « Pont et porte », in *La tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Rivages, 1988, p. 159-166.

Ce court essai de Simmel peut nous aider, je le crois, à penser la bibliothèque telle qu'elle se trouve aujourd'hui, dans ce carrefour que d'une certaine manière la caractérise entre le lien et la séparation et, sans coïncidence entre ces termes, entre proximité et distance. En effet, « lien » n'est pas synonyme de « proche », tout comme « séparation » ne l'est pas de « distance ».

Commençons, peut-être, par l'écrit et le livre, la presse également. Pas par l'écrit sous toutes ses formes, le livre et la presse. Et distinguons tout de suite, cette immense forêt tropicale ou cet abyssale océan inabordable que sont devenus Internet et les écrits numériques.

Sans évidemment prétendre épuiser ses fonctions sociales et encore moins ses significations multiples, nous pouvons penser l'écrit du point de vue du lecteur sous la logique du pont qui relie ce qui se trouve naturellement séparé et distant. Le livre communique et lie son lecteur à son auteur et il surpasse la métaphore simmelienne du pont en ce sens qu'il lie deux points dans l'espace mais aussi deux moments dans le temps, le moment et le lieu de l'écriture et celui de la lecture ; et il agit au-delà même du temps et de l'espace car il communique entre les langues. Je lis aujourd'hui Simmel ici au Palais des Congrès de Metz, devant vous, cent-vingt ans plus tard, en Français. L'écrit comme célébration de la distance car celle-ci est une distance mise en communication par-delà les frontières. Ainsi considéré, l'écrit est lien social sans proximité.

C'est donc en lien social émancipateur que l'imprimé se présente à nous. Pensons, pour ne donner qu'un exemple, aux lecteurs de l'Emile ou de La nouvelle Eloïse étudiés par Robert Darnton à partir des lettres que leurs lecteurs, des familles bourgeoises qui depuis Bordeaux écrivent à l'imprimeur-éditeur à Neuchâtel pour communiquer avec le Genevois. Par ce lien social à travers le livre, Rousseau fournit aux parents des pistes d'éducation de l'enfant et permet ainsi de s'affranchir des formes traditionnelles de la socialisation, de mettre à distance le curé et l'Eglise, la famille et l'éducation traditionnelle assurée par les grands-parents. Le livre est ainsi lien social à distance qui permet de prendre ses distances avec les oppresseurs liens de la prescription religieuse ou familiale. L'écrit est ici lien social d'échappatoire.

C'est une forme singulière de l'écrit désormais imprimé qui inaugure, plus qu'un lien interpersonnel, un lien entre individus. Il socialise sous une forme et désocialise sous une autre. Le lecteur trouve un passage pour se désencastrier de sa sociabilité immédiate, celle du prochain, et de se connecter en société avec d'autres individus, lecteurs comme lui ou comme elle – oui, comme elle car cette dynamique a eu et continue à avoir un rôle important pour les jeunes femmes dans ce jeu qui se joue entre proximité et distance.

Célébration donc de la communication qui habite une certaine proximité intellectuelle et affective avec l'autre distant, proximité symbolique qui n'est pas celle des corps et des embrassades, des repas et de la maison, des lits, des quartiers et des lieux de travail, ni celle de la salle de cours ou de la salle de lecture qui se prolonge par un café dans un café à côté de la bibliothèque.

2.

Une question donc, celle ouverte par la tension proximité-distance, qui n'est plus aujourd'hui celle de la moitié du XVIII^e siècle mais qui y trouve l'origine de sa configuration actuelle. Proximité-distance relancée par Internet qui agit comme un intensificateur du problème qui nous déstabilise. Et oui, à force de la pratiquer et de l'entourer de régulations et de normes, nous étions parvenus à apprivoiser, si je peux ainsi dire, ou à domestiquer la tension entre proximité et distance ouverte par l'imprimé. Cependant, aujourd'hui, que faire de mes deux mille amis Facebook ou Instagram – des entreprises spécialisés dans la production de lien social par l'écrit. (Il paraît que l'on peut se faire beaucoup d'argent en exploitant ce secteur !). Beaucoup de ce qui était régulé et réglé pour le gouvernement de l'écrit imprimé (propriété intellectuelle, figure de l'auteur, rôle de l'éditeur, type et nature des publications, distinction entre fiction et non-fiction, etc.) a été dérégulé par Internet – l'innovation technologique a permis de sauter par-dessus la clôture !

Et je ne parlerais pas de l'amplification et de l'intensification de ce phénomène par les effets de la visioconférence qui agit, elle, dans les créneaux jadis réservés à la radio et à la télévision, mais qu'une réflexion approfondie devrait prendre en considération car ce qui est déstabilisé c'est la délicate relation entre proximité et distance.

La bibliothèque s'institue parce qu'elle arrive à fonctionner à la fois selon la logique du pont (qui relie les deux rives tenues distantes et distinctes par le courant périlleux du fleuve), et selon la logique de la porte qui, une fois fermée derrière soi, ouvre un espace nouveau. La bibliothèque tend un pont lecteurs-auteurs à travers ses collections et grâce à l'intelligence du bibliothécaire (et des équipes de bibliothécaires, j'y reviendrai)². La bibliothèque donne ainsi accès à l'inaccessible, maintenant matériellement accessible car le livre est désormais bien là, à portée de ma main ; et socialement accessible car quelqu'un a identifié ce lecteur que je suis, voisin de la bibliothèque et, dans l'infini des écrits et des imprimés, celui qui pouvait me plaire, me convenir ou dont je pouvais en avoir besoin. Les piliers de ce pont sont faits de ressources matérielles et de l'intelligence sociale, de la perspicacité du bibliothécaire, du travail des équipes en bibliothèque.

La bibliothèque fonctionne aussi grâce à la porte, qui n'est pas un pont. Le pont communique deux marges qui étaient déjà là, sans se connaître. Il relie l'existant en quelque sorte. La fonction de la porte, en revanche, est de séparer quand elle se ferme. A la différence du pont, celle-ci opère une transformation radicale de l'espace et de la sociabilité car elle institue un dedans et un dehors, un extérieur et un intérieur qui n'existent que grâce à la porte en ce qu'elle s'ouvre et se ferme. Elle crée ainsi un espace d'une qualité nouvelle. Si elle peut être ouverte à volonté, si elle peut être librement traversée dans les deux sens, pour entrer et pour sortir, elle n'est pas enfermement et l'espace qu'elle délimite n'est pas prison. Alors, la porte rend possible l'abri et l'accueil en instituant un espace particulier au milieu d'une localité. Dès qu'une bibliothèque y ouvre ses portes, le quartier n'est plus le

² Je remercie Florence Schreiber, bibliothécaire au réseau de la lecture publique de Plaine Commune, qui a lu le manuscrit de cette conférence et a attiré mon attention sur l'importance des équipes.

même. Elle institue un espace nouveau dans l'immédiat, dans la proximité, dans l'habitat du groupe et dans le voisinage. Comme quand la porte s'ouvre à la maison, depuis laquelle nous pouvons sortir vers le monde. Mais la porte de la bibliothèque, justement, n'est pas celle qui nous extrait et nous protège de la ville et du monde avec toutes leurs agressivités. La porte de la bibliothèque nous donne accès aux mondes lointains que l'on trouve dans chaque livre. La porte de la bibliothèque permet d'entrer dans un espace d'ouverture. On pénètre dans la bibliothèque pour s'ouvrir aux mondes lointains. La porte de la bibliothèque crée un espace où nous accédons à ces ponts qui nous donnent accès au monde sans quitter nos proches, sans nécessité de partir.

Et je devrais ajouter une distinction que j'ai faite ailleurs entre les trois sortes de porte propres à la bibliothèque : celle qui laisse passer le lecteur, celle par laquelle entrent les bibliothécaires, et la porte par laquelle entrent l'argent et les livres dans ses collections. Ces trois portes de la bibliothèque représentent autant d'enjeux de pouvoir, parce qu'elles communiquent avec trois univers différents, tous trois indispensables à l'existence de la bibliothèque³. Ce sont, en quelque sorte, les conditions de possibilité de la bibliothèque.

3.

Vous l'avez compris, je parle ici de la bibliothèque en général, mais je pense plus particulièrement à celle qui s'inscrit dans un territoire et qui, par sa présence dans cet espace contribue à produire une localité. Car la distance et la proximité ce sont, avant tout, des proximités et des distances sociales. Un aspect tout à fait délicat car, quand il s'agit de bibliothèques en milieux populaires ou rurales, par exemple, il y a déjà une première distance sociale entre le bibliothécaire et les habitants et potentiels lecteurs, ce qui constitue, souvent, un premier chemin à parcourir et, en conséquence, une première difficulté à vaincre. Une certaine communion est nécessaire pour communiquer et agir ensemble, et en même temps, cette distance est un point d'appui pour introduire dans la localité une touche nouvelle permettant de déplacer les points de vue et les lieux communs propres aux conservatismes et aux traditionalismes.

La tendance actuelle alimentée par les algorithmes des réseaux sociaux et des moteurs de recherches destinés à conforter le client et à le maintenir dans une zone de confort, c'est-à-dire sans déplacement et sans être importuné, est le meilleur ennemi de la fonction culturelle de la bibliothèque et de la fonction critique de la lecture. Les moteurs de recherche qui confortent le lecteur en lui donnant ce qu'il veut avoir, ne sont pas émancipation, au contraire. Ils mettent en contact ceux qui sont distants pour les enfermer dans une zone de confort. La fameuse « lecture plaisir » est, de ce point de vue, une

3 Merklen, Denis : « Les trois portes de la bibliothèque », in I. Antonutti : *Migrations et bibliothèques*, Paris, Editions du cercle de la librairie, 2017, pp. 160-165. DOI : <https://doi.org/10.3917/elec.anto.2017.01.0159>

orientation qui peut se montrer périlleuse. Venue d'ailleurs aux terres de convictions et de sentiments partagés au sein d'une localité, la bibliothèque se doit d'étonner et, parfois, d'importuner. C'est à ce prix qu'elle se montre émancipatrice.

La manière dont la bibliothèque se pense elle-même et dont elle est sollicitée montrent qu'elle habite un espace et un temps d'ambivalences, au sein d'une situation qui l'est tout, sauf claire et stable. La porte de la bibliothèque donne accès à un espace singulier. Où se trouve-t-elle ? Pourquoi faire ? Qu'est-ce que cette porte sépare et à quoi donne-t-elle accès ?

Jusqu'à une date assez récente, la bibliothèque pensait peu en termes de localité. Elle se pensait plutôt comme une institution à vocation universelle implantée dans un territoire donné. Et elle pensait son environnement en termes de public qu'elle déclinait au pluriel : « les publics » (et les « non-publics »). Cette manière de voir constitue une voie efficace de concevoir la bibliothèque car elle offre des prises d'action à partir d'une connaissance plus fine de ce qu'on est tenté d'appeler la « sociologie » de la population cible. Alors, comme dans une étude de marché, on segmente la population en des multiples catégories (jeunes et vieux, actifs et retraités, adolescents, hommes et femmes, chômeurs, niveau de diplôme, origine migratoire, lecteurs faibles, grands ou occasionnels...), ce qui conduit à affiner davantage la segmentation et à en déduire la diversité et la non-homogénéité de ces « publics ». Je pourrais vous dire que tout cela a peu à voir avec le regard du sociologue, ou plutôt, je devrais vous dire que, certes, ces données fournissent des informations indispensables à la mise en œuvre de politiques institutionnelles telle une politique de la lecture publique ; mais elles peuvent nous rendre difficile la tâche de penser le monde qui entoure chaque bibliothèque et sur lequel celle-ci cherche à agir.

Il faudrait s'autoriser à sortir, un peu, par des moments choisis, dans la mesure du possible, sortir donc des catégories de l'administration et de la politique publique, telles « publics » ou « population cible ». Non pas qu'elles ne soient pas utiles, je me répète, mais parce que si borner n'est pas sans signification pour l'action et parce que la bibliothèque dispose, heureusement, tel que chacun de ses soixante-sept congrès de l'ABF le montrent, dispose, d'un certain degré d'autonomie et d'autodétermination. La bibliothèque n'est pas obligée à penser son action, et la vie sociale qu'elle transforme à travers celle-ci, de la même manière et avec les mêmes catégories qu'une municipalité.

4.

Il y a une façon de définir la bibliothèque qui est peut-être aujourd'hui la plus puissante. Elle est à l'œuvre depuis longtemps et s'est vue récemment incarnée dans la loi Robert de décembre dernier⁴. Cette conception est orientée par les valeurs de diversité, de pluralité et

⁴ LOI n° 2021-1717 du 21 décembre 2021 relative aux bibliothèques et au développement de la lecture publique.

de tolérance. Des valeurs aussi essentielles que fondamentales face à un monde de plus en plus traversé par une conflictualité, une conception qui prend appui dans la défense des identités et qui conçoit la diversité comme une cohabitation pacifique de mondes qui en réalité se replient sur eux-mêmes – curieuse manière d’entendre le cosmopolitisme. Les tentations de censure sont grandes et les appels à la cancellation de ce qui offense frappent à la porte de toutes les institutions de la culture, la bibliothèque comprise.

Or, cette conception incarnée dans la « loi des bibliothèques » conçoit l’institution comme un équipement destiné à servir le lecteur en tant qu’individu qui se rapproche du livre dans une démarche de lecture pour soi ; j’ai envie de dire une lecture qui sert la subjectivité individuelle, souveraine, presque secrète et non critiquable car toutes les subjectivités se valent. La lecture est une question de goût et de plaisir. La bibliothèque devient alors un analogon de l’espace public qui se présente comme une parenthèse, comme une interruption dans la continuité d’un territoire. Elle ne peut pas appartenir à un territoire car l’espace public n’appartient à personne. *In fine*, la bibliothèque ainsi conçue ne peut avoir ni contenu ni projet ni identité. Elle se définit, tout comme la place publique, comme un espace ouvert à tous les livres (ou à tous les supports), à tous les usagers, à tous les usages. Tous les supports, qu’elle se refuse à hiérarchiser car elle les a tous placés sur pied d’égalité comme elle a placé les individus. Son seul projet (peut-on lui demander davantage ?) est celui de contribuer à l’institution d’un espace public.

La bibliothèque se trouve ainsi quelque part mais elle n’appartient pas à la localité. Elle tend un pont entre l’individu qui y habite et ce qui lui est distant. La bibliothèque de la pluralité et de la diversité, conçue à l’image de l’espace public et du service public, se trouve, heureusement, aux antipodes du danger identitaire. Elle est comme son antidote.

Mais en même temps, en agissant de la sorte, elle s’expose et se fragilise face aux entreprises du net qui opèrent cette connexion individu-mondes lointains, d’un mode bien plus efficace que ne peut le faire la bibliothèque. Disons que sur la toile, cette connexion se fait en deux clics tandis que la bibliothèque exige un budget et une relation sociale entre le lecteur et le bibliothécaire, et plus précisément, entre les lecteurs et les équipes de chaque bibliothèque.

La bibliothèque comme espace public s’oppose, idéalement, à la bibliothèque d’un territoire. En ce sens qu’elle n’est pas une émanation de la vie locale, qu’elle n’est pas la bibliothèque d’un groupe social, d’un quartier, par exemple, comme elle peut l’être dans le cas des bibliothèques que nous voyons créées dans les quartiers populaires d’Amérique latine ou en Espagne, comme des projets militants – souvent impulsés par des enseignants – ou des bibliothèques associatives dans des villages ou des petites villes en France ; ou comme bibliothèque populaire d’autrefois. La bibliothèque espace public n’émerge pas au sein d’un territoire par des énergies locales qui y la feraient naître. Elle est implantée dans un territoire grâce à la force formatrice des pouvoirs publics. Dans un cas comme dans l’autre, la bibliothèque résulte de forces visant la transformation de la localité, mais elles partent, pour ainsi dire, en sens inverse.

Les restrictions à la vie sociale imposées dans la lutte contre la Covid-19 ont porté un coup dur aux bibliothèques de proximité. Pas tant ou non seulement par la dure mise à l'épreuve à laquelle ont été soumises les équipes qui les animent, mais surtout par la perte de lecteurs. Le travail de récupération de lecteurs mené à bras le corps avec intensité et inventivité pendant les vingt dernières années a été défait en quelques mois. Ces lecteurs perdus ont certainement fait le choix de la distance et de la connexion directe entre le domicile et la lecture et la culture grâce à Internet. Google, Netflix et basta ! Ils ne lisent pas moins, ils n'ont pas arrêté de lire, ils se passent de la médiation bibliothécaire, et ils se privent de la sociabilité de la bibliothèque.

Car pour tous les autres, pour tous ceux qui n'ont pas quitté la bibliothèque et qui y sont revenus aussi tôt ses portes rouvertes, le confinement et les restrictions tout comme la peur de la contagion, ont rappelé que la bibliothèque est un lieu de sociabilité, de rencontre, d'échange – un peu à la manière dont les promoteurs de la bibliothèque comme « troisième lieu » la défendent depuis un certain temps déjà. La fermeture, les restrictions, sa transformation en « *click and collect* » ont rappelé, en creux, cette valeur socialisatrice de la bibliothèque.

5.

Pour que la bibliothèque fonctionne à la fois comme un pont et comme une porte, il faut que cette porte ne serve pas seulement à faire entrer des lecteurs potentiels qu'on attend, ou à faire sortir des bibliothécaires à leur rencontre. Elle doit servir à faire communiquer deux moments d'une même vie, deux espaces de qualité distincte dans une même vie. La porte crée un espace nouveau au sein d'une localité qui se voit ainsi enrichie. La bibliothèque émerge et s'ouvre au sein d'un quartier. C'est en ce sens que le bibliothécaire peut bien plus que la connaissance des profils sociaux des habitants d'un territoire. Il peut parler, discuter, accompagner et participer à la vie sociale, familiale, personnelle et collective qui l'entoure : - « *Madame, vous me parliez l'autre jour de votre fille, je pense que ce film est intéressant pour vous.* »

Et la figure du « bibliothécaire » que nous appareillons à celle du « lecteur » se voit, par cet effet de style, simplifiée. Car en réalité, le lien et la communication entre la bibliothèque et sa localité dépend grandement d'une intelligence de situation capable de définir son projet, suivant des principes universels, ici et maintenant. L'intelligence de situation indispensable à la bibliothèque est une intelligence collective, qui suppose un travail collectif d'appréciation de l'état de la vie locale. C'est à ce prix qu'elle peut définir des objectifs et des moyens d'action. Ce livre dans nos collections ? Maintenant ? Pourquoi faire ? On l'y introduit par un événement culturel ? Est-il en présentoir grandement affiché ou simplement présent dans nos collections pour ne pas heurter la sensibilité de certains ?

Rentrer dans la vie collective du quartier, du groupe, et y saisir ses préoccupations, accueillir les voix et les paroles de la vie locale pour que la bibliothèque soit un espace de son

élaboration. Sans trahir ses missions de service public, tout en s'affirmant dans ses valeurs de pluralité et d'ouverture, sans jamais céder aux tentations de censure d'où qu'elles viennent, d'un haut ou d'en bas, de la gauche ou de la droite, le Traité sur la tolérance à la main, la bibliothèque peut offrir un espace de socialisation politique, doit contribuer à la construction collective de questionnements et de critique. Elle a tout à gagner quand elle aide à élaborer des points de vue sur le monde qui prennent appui sur l'expérience du monde de ceux qui habitent dans sa localité. Et la bibliothèque a tout à gagner quand elle aide à dépasser cette expérience et ce vécu souvent écrasés par des forces aliénantes. Un travail qui, souvent, démarre par une action des équipes sur elles-mêmes, de la bibliothèque comme entité collective sur elle-même.

Roger Chartier a qualifié de « phare » la mission de la bibliothèque à l'heure d'Internet, des écrits numériques et des réseaux⁵. La crise cognitive et les incertitudes produites par le déferlement au niveau planétaire d'un virus inconnu qui s'est propagé à la vitesse de la lumière, ont remis au centre des préoccupations politiques ce besoin d'orientation. Comme si les *fake news* et les discours complotistes ne se suffisaient pas à eux-mêmes et qu'ils avaient besoin de l'aide d'une pandémie provoquée par un agent infectieux inconnu. Nous nous rappellerons de l'année 2020 comme celle où le rêve d'un individu aussi libre qu'indépendant, en réalité seul face à son écran, s'est vite révélé illusion et fantaisie.

La bibliothèque est donc espace qui s'ouvre derrière sa porte. Mais elle l'est à condition que ce qu'on y trouve soit bien plus que des collections et des connexions. La bibliothèque s'ouvre comme un espace d'une autre qualité à condition que le lecteur y rencontre l'intelligence d'une équipe de bibliothécaires. Le bibliothécaire est quelqu'un avec qui on peut nouer dialogue et tisser conversations. Le bibliothécaire offrira alors orientation en fonction de ses compétences d'agent de la culture, mais surtout comme résultat de ses capacités socialisatrices. Et souvent, pour ne pas se voir réduit à sa condition de professionnel ou renvoyé vers ses capacités personnelles, le bibliothécaire a besoin du collectif comme de ses associations professionnelles. La bibliothèque se reconstruit peut-être alors comme lieu de sociabilité et de production d'une localité car elle contribue à la production de la vie locale.

La bibliothèque est toujours faite par le bibliothécaire à condition de pouvoir agir en équipe. Il le fait en tant qu'agent d'une double socialisation, en ce sens que la bibliothèque participe à la construction de deux types de liens sociaux. Le premier est celui du proche, de la cohabitation et du voisinage, des personnes en conversation, en coprésence, qui peuvent se retrouver pour un repas, une discussion, un débat, à la sortie de l'école ou un dimanche de juin au vide grenier. Le deuxième est celui de l'individu et des institutions qui ne sont pas là, que je ne connais pas personnellement et que je ne rencontrerai sûrement jamais, ce lien social médié par des ponts institutionnels ou commerciaux, la bibliothèque, la maison d'édition ou la salle de cinéma, le livre ou la presse.

Et dans les deux cas, ces liens sociaux ont une nature symbolique (la lecture, la pensée, l'émotion, l'accès à l'information, la construction d'un point de vue et l'élaboration d'une

⁵ Chartier, Roger : « Lecteurs et lectures à l'âge de la textualité électronique », in Gloria Origgi et Noga Arikha, *Text-e. Le texte à l'heure d'Internet*, Paris, Éditions de la Bpi/Centre Georges Pompidou, 2003, pp. 17-30.

critique du monde, de mes proches ou de moi-même), de proximité et de distance, passant par l'élaboration de contenus. Alors, le seul espace et la mise en contact avec des documents ne suffisent pas. La question des contenus se pose comme une tâche et un défi collectifs.